



LE « TRESOR ROUGE » DE MEDITERRANEE

Pendant plus d'une année, l'équipe d'OCEAN71 Magazine a enquêté sur l'un des sujets écologiques les plus controversés de ces dernières années. Le thon rouge est-il vraiment en voie de disparition ? La vérité est bien plus complexe et surprenante que la plupart des médias et des ONG le laissent entendre. Nous publions ici les trois premiers chapitres de notre livre, « Trésor Rouge », une enquête au long cours.

Dossier publié le
15 mai 2011

Dossier dirigé par
Julien Pfyffer

Avec la participation de
Philippe Henry
Sébastien Rousseau
Lorraine Laviale

Chapitre 1 : Bataille navale

Le 4 juin 2010. Une centaine de kilomètres au sud de l'île de Malte.

Généreux Avallone attend ce moment béni depuis plus de deux semaines. Du haut de la passerelle de son thonier blanc de 40 mètres de long, le Sétois aux cheveux courts et à la barbe de trois jours, bâti comme un rugbyman, admire la capture qu'il vient de réaliser avec sa douzaine de marins. Sous leurs yeux, au centre de leur filet en nylon noir formant un bassin d'une soixantaine de mètres de diamètre, une multitude d'imposantes masses sombres s'est mise à tourner en rond dans un mouvement concentrique, presque hypnotique. De la surface, on ne distingue que le dos de ces monstres marins qui pourraient faire penser à des requins. Les plus grands doivent mesurer deux mètres de long et peser plus de 300 kilos. Sous les yeux des pêcheurs nage un banc d'un des plus grands prédateurs de nos océans, du plus rapide et d'un des plus fascinants migrants aquatiques. Friands de poisson, les Japonais considèrent sa chair comme la meilleure. Ce grand vertébré marin vaut de l'or. Il s'agit du *Thunnus thynnus* ou thon rouge. Ce que l'équipage du thonier français – le *Jean-Marie Christian VI* –, vient de capturer ce matin-là au centre de la Méditerranée, est le rêve de tout pêcheur. Un banc pesant près de 250 tonnes. Au cours actuel du marché, le butin vaut environ 1,5 million d'euros. Les marins contemplent leur salaire d'une année, attrapé en moins de trente minutes et en un seul coup de filet.

Pourtant, Généreux n'est pas tranquille. L'heure n'est ni à la détente ni au triomphalisme. Le capitaine reste silencieux, tendu, les yeux rivés à une impressionnante paire de jumelles, posée sur son socle à côté du fauteuil de pilotage autour duquel s'aligne une dizaine d'écrans d'ordinateurs. Il sait que les navires de Greenpeace sont à ses trousses. Par radio, son beau-frère Éric Valentin, commandant du thonier le *Jean-Marie Christian VII*, l'a prévenu que le *Rainbow Warrior II* et l'*Arctic Sunrise* ne sont plus qu'à quelques milles nautiques de lui. Généreux a beau commander l'un des bateaux de pêche les plus performants de Méditerranée, véritable

bijou technologique de cinq millions d'euros, équipé des meilleurs sonars, d'un système de communication satellite dernier cri et de moteurs ultra-puissants, lui permettant en quelques minutes de parcourir plusieurs kilomètres afin d'encercler un banc de thons, il est à la merci de l'ONG. Là, en pleine mer, il est immobilisé car s'il veut toucher son pactole, il ne doit plus les pêcher, il doit capturer les thons vivants.



Depuis le début des années 90, aucun thonier méditerranéen n'est rentré au port avec des poissons dans ses cales. En moins d'une décennie, ces pêcheurs se sont mués en véritables trappeurs des mers qui ne font qu'attraper le poisson pour le compte de nouveaux fermiers marins. Un remorqueur tirant une cage – en réalité un filet accroché à un solide flotteur circulaire en tubes de PVC – est en chemin pour prendre livraison des précieux thons. Une fois le transfert effectué sous l'eau par des plongeurs professionnels, qui filmeront la scène pour estimer le nombre et le poids de la prise, le thonier reprendra la traque jusqu'à atteindre son quota, ou repartira vers son port d'attache. De son côté, le remorqueur prendra la direction de la ferme, halant sa précieuse cargaison

vivante à la vitesse maximum de trois kilomètres par heure. Au-delà, les thons pourraient être pris de panique dans un filet qui n'offre plus le même espace et mourir en quelques heures. Une catastrophe à éviter à tout prix, car mort aucun des poissons ne serait commercialisable. Le convoi mettra donc des semaines, parfois des mois, à rejoindre la ferme. Ces nouveaux ranchs sous-marins, qui ont bourgeonné par dizaines aux quatre coins de la Méditerranée, sont constitués de plusieurs de ces cages attachées les unes aux autres et ancrées dans le fond de la mer à quelques kilomètres de la côte. Pendant un ou deux ans, les grands thons seront nourris et engraisés quotidiennement avec du poisson fourrage de première qualité – maquereaux et sardines surtout – avant d'être tués puis vendus à de puissants industriels japonais. Ces derniers – comme Mitsubishi, le leader mondial – importent aujourd'hui par avions ou par cargos réfrigérés 80 % des thons rouges pêchés en Méditerranée, qu'ils vendent ensuite aux grands distributeurs, supermarchés et restaurants de l'archipel, qui à leur tour les préparent pour les consommateurs. Les 250 tonnes capturées, qui seront devenues entre-temps 290 tonnes après engraissement, vaudront alors quelque 11,6 millions d'euros sur le territoire nippon. Un véritable jackpot alimentaire.

Au large de Malte, Généreux et tout son équipage sont donc immobilisés plusieurs heures avant que le remorqueur ne les rejoigne. Dans quelques minutes, ils vont voir apparaître sur la ligne d'horizon la silhouette élancée du *Rainbow Warrior II* et celle plus carrée de l'*Arctic Sunrise*. Tous les deux arborent une coque verte et un arc-en-ciel, les couleurs distinctives de Greenpeace.

Lorsqu'un hélicoptère passe au-dessus des pêcheurs pour repérer les lieux, la radio du bord se met à grésiller. « ... *Le Jean-Marie Christian VI, ici le Rainbow Warrior... Nous souhaitons réaliser une action pacifique. Nous voulons déplier une banderole au centre de votre filet...* » Depuis 2007, l'ONG multiplie ce type d'opérations en Méditerranée auprès de différents thoniers, qu'ils soient au port ou en mer. Par le passé, lorsque les gens de Greenpeace se sont approchés des bateaux de la famille Avallone, Généreux leur a systématiquement donné son feu vert même si ses hommes et lui

ont toujours raillé ces marins du dimanche qui croient à l'extinction prochaine de l'espèce. L'organisation prétend le mettre en garde, lui qui depuis l'âge de 14 ans pêche avec son père dans les coins les plus reculés de la Méditerranée. Lui qui n'a pas constaté de raréfaction de ce gibier, objet depuis 2006 de toutes les discordes entre écologistes et « travailleurs de la mer ». Pour lui, le thon ne manque pas. Il est même présent en très grandes quantités. Cela fait cinq générations que les hommes de sa famille partent aux quatre coins de la Méditerranée pour pêcher le « grand poisson bleu », comme ils le nomment. Ce ne sont pas ces doctrinaires verts qui les en empêcheront. D'autant plus que, pour l'instant, la loi est du côté du *Jean-Marie Christian VI*. Il pêche pendant la saison autorisée et il respecte le quota qui lui est imposé. De plus, il a, comme l'exigent les autorités, embarqué un contrôleur agréé qui valide chacune de ses captures. Malgré cette conformité aux nouvelles règles en vigueur, Généreux Avallone demeure inquiet. Les temps ont changé. Quelques années ont suffi pour que le thon rouge devienne l'emblème de la surpêche, et que les thoniers soient pointés du doigt. Ils sont assimilés à de véritables criminels obsédés par l'argent, capables à eux seuls de vider la mer des derniers survivants d'une espèce jusqu'alors prospère...

Lorsque Généreux décroche le combiné de sa radio pour répondre au *Rainbow Warrior II*, il est à peine 11 heures. Les bâtiments des écologistes ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres de lui. Tout en discutant à la radio avec le commandant de Greenpeace, le capitaine observe l'agitation sur les deux navires. Neuf Zodiac sont mis à l'eau. Une quarantaine de personnes y prennent place, accompagnées de plusieurs photographes et cameramen. Tous sont équipés de combinaisons, de bottes, de gilets de sauvetage et de casques de chantier. Généreux esquisse un sourire en pensant à son propre équipage qui ne s'embarrasse pas de ce lourd équipement pour travailler dans des conditions bien plus périlleuses. Ce jour-là, la mer est parfaitement calme. La chaleur du soleil, presque à son zénith en cette fin de matinée, est intense. Par ce temps radieux, il n'y a aucune raison de tomber à l'eau... À moins que les « défenseurs du thon » ne se sentent menacés. Mais par quoi ? Par qui ? Le sourire de Généreux s'estompe vite. À peine a-t-il le temps

de raccrocher son combiné qu'il se rend compte de la supercherie. Ce que les écologistes embarquent ne ressemble en rien à une banderole pliée. Il s'agit d'une bonne vingtaine de sacs apparemment très lourds. « *Mais qu'est-ce que vous faites ?* » hurle-t-il à la radio qu'il vient à nouveau d'arracher de son support. « *Vous ne voulez pas couler notre filet ? J'ai des hommes dans l'eau !* » Effectivement, depuis une bonne demi-heure, deux plongeurs sont en train de faire une première estimation du nombre de thons rouges qu'ils viennent de piéger. Si la senne venait à couler sous le poids des sacs, les plongeurs pourraient être entraînés au fond de la mer. Mais il est déjà trop tard. Les Zodiac filent à pleine vitesse dans leur direction.



© Paul Hilton

« *Ne les laissez pas s'approcher. Ils veulent faire couler le filet !* » lance Généreux, sorti de son poste de commande, à ses hommes embarqués sur des petits canots à moteur (appelés aussi « skifs »). Leur rôle est de retenir le filet à distance du thonier pour qu'il ne se referme pas sur les précieux poissons qu'ils doivent garder vivants. Chaque skif est équipé d'un grappin attaché au bout d'une corde

qui lui permet d'accrocher la ligne de flottaison du grand rêt pour pouvoir le tirer à la force du moteur. Comprenant la situation, deux de ces embarcations ont quitté leur poste pour tenter de barrer la route aux assaillants. Commence alors un jeu qui tient tout autant du chat et de la souris que de la partie d'auto-tamponneuses. Les moteurs vrombissent, les canots se pourchassent tandis que s'échangent des bordées d'insultes. « *Laissez-nous travailler !* » lance l'un des plus vieux marins-pêcheurs, rouge de colère. « *Vous n'avez rien d'autre à faire que de venir nous pourrir la vie jusqu'ici ?* » Certains, sentant que leurs revenus sont menacés si les militants de Greenpeace arrivent à leurs fins, ont attaché leur couteau au bout de manches en bois. « *Vous voulez faire couler notre filet ? Vous allez voir ce que couler veut dire...* », lâche un autre, qui, d'un geste assuré et précis, crève le boudin gonflable de l'un des Zodiac de l'ONG. « *Vous êtes des criminels !* », lui répond un activiste, installé juste devant un cameraman qui essaie de filmer le moindre dérapage. Dans un élan de fureur, l'un des marins-pêcheurs qui s'est suffisamment approché se saisit de la hampe du drapeau de Greenpeace qui flotte à l'arrière de l'un des Zodiac. Surpris, un membre de l'ONG essaie de l'en empêcher en retenant de ses mains le reste d'étendard qui traîne encore dans leur embarcation. Il ne peut lâcher le symbole. « *Je croyais que vous étiez des pacifistes ? Vous n'êtes que des fanatiques !* », s'exclame le marin-pêcheur, qui, d'un geste sec lui renvoie la hampe à la figure. « *S'il arrive quoi que ce soit à n'importe qui, ce sera votre faute !* » hurle Généreux dans le combiné de sa radio à l'intention des deux commandants de Greenpeace. D'un mouvement rageur, il change de fréquence radio pour se mettre sur le canal 16, celui sur lequel sont émis les appels de détresse. « *MAYDAY, MAYDAY, MAYDAY... ici le thonier français Jean-Marie Christian VI. Nous subissons une attaque violente des activistes de Greenpeace qui veulent s'en prendre à notre filet... Nous avons calé notre senne à la position 34 degrés, 53 minutes de latitude Nord, et 13 degrés, 59 minutes de longitude Est. Ceci est un appel de détresse. Je répète, ceci est un appel de détresse. Nous sommes attaqués par des pirates...* » Généreux fulmine.

La veille, lorsqu'il a quitté le port de La Valette, à Malte, l'avisio français le *Commandant Bouan* était à quai. Tout comme le

patrouilleur *Arago* et le contrôleur des pêches britannique *Jean Charcot*, le bâtiment de guerre français de 80 mètres de long a été affrété par l'Union européenne pour surveiller et contrôler les navires de pêche en Méditerranée du 15 mai au 15 juin, la saison légale pour capturer les thons rouges. L'objectif est de prévenir les abus et d'empêcher la pêche illégale. Par le passé, certains des thoniers étaient par exemple guidés par de petits avions bimoteur qui repéraient les bancs. Une aide qui a été interdite depuis 2007. « *Qu'est-ce qu'ils foutent... Ils ne sont jamais là quand il faut ceux-là* », marmonne Généreux impatient en sortant à nouveau de sa cabine de pilotage pour appeler son second sur le pont arrière. « *Vas-y, lance une fusée de détresse, qu'ils comprennent que c'est urgent. C'est la guerre ici... !* »

De l'autre côté du filet du thonier, dans la confusion la plus générale, l'un des Zodiac de Greenpeace est parvenu à atteindre la ligne de flottaison de la senne. Sachant cette petite victoire de courte durée, Frank Huston, l'un des militants anglais de l'ONG, essaie de remplir sa mission le plus rapidement possible. Malgré les mouvements désordonnés du bateau et ses mains tremblantes, il tente d'attacher son sac au filet. Ses efforts sont vains. Un des skifs est déjà sur lui. « *Ne fais pas ça... !* », hurle d'un ton menaçant l'un des pêcheurs à l'avant de son canot à coque rigide. Frank Huston fait mine de ne pas comprendre le marin français. Pour tenter de l'arrêter, ce dernier lance dans le Zodiac le grappin qui lui servait il y a quelques minutes à peine à retenir la senne du thonier. Avec un peu de chance, celui-ci s'accrochera à la frêle embarcation et les pêcheurs pourront ainsi la tracter le plus loin possible. Le pilote de Greenpeace manœuvre brutalement en arrière pour l'éviter. Le grand trident métallique dérape et finit sa course autour de la jambe de Frank Huston. Se voyant déjà passer par-dessus bord et traîné dans l'eau, le militant britannique crie de toutes ses forces. Les moteurs sont instantanément mis au point mort. Tout opposait les deux hommes, désormais une corde les relie...

La bataille est rude, d'autant plus que maintenant le *Jean-Marie Christian VI* n'est plus seul. Alertés par la fusée de détresse et les échanges radio, deux autres thoniers français qui étaient à proximité sont venus lui prêter main-forte. Rapidement, leurs skifs

sont mis à l'eau pour prendre part à la bagarre et repousser les écologistes. En moins d'une demi-heure, l'affrontement tourne à l'avantage des marins-pêcheurs qui réussissent à couler deux des Zodiac des assaillants, ainsi qu'à en abîmer trois autres qui, tant bien que mal, prennent le chemin du retour. Du haut de sa passerelle, Généreux est soulagé : plus de peur que de mal. Pour lui, aucun de ses hommes n'a franchi les bornes de la violence. Aussitôt, les skifs du thonier reprennent leur poste et rétablissent le filet dans sa configuration initiale, pendant que les canots de l'ONG s'éloignent bien plus lentement qu'ils n'étaient arrivés. Il faut compter les pertes matérielles, vérifier que personne n'a été oublié.



© Paul Hilton

Sur le pont du *Rainbow Warrior II*, le retour des « guerriers de l'arc-en-ciel » s'accompagne de récits de la bataille passionnés et polyglottes. Encore sous le coup de l'émotion, les militants ont le sentiment d'être allés au front, d'avoir tenté quelque chose pour sauver les thons rouges ; une espèce de poissons qui mobilise de plus en plus d'organisations écologiques. En 2010, une autre ONG a décidé de venir prendre part à la « bataille du thon rouge ». Il s'agit

de la rivale de toujours de Greenpeace : Sea Shepherd (littéralement « Berger de la mer »).

Médiatisée pour sa lutte contre la pêche à la baleine pratiquée par les Japonais en Antarctique, cette dernière a décidé cette année d'envoyer pour la première fois l'un de ses navires en Méditerranée. Paul Watson, son fondateur et ancien de Greenpeace, a annoncé en fanfare lors de plusieurs conférences de presse à Paris qu'il se lançait à la poursuite des pêcheurs illégaux de thons rouges. Un véritable affront pour ses anciens camarades, les premiers à s'être penchés sur le sujet et à avoir envoyé le *Rainbow Warrior II* dès 2006 sur la trace des thoniers fraudeurs. En 2010, les hauts responsables ont donc donné des instructions claires. Pendant que Watson serre des mains et soigne ses relations publiques à Cannes pour se faire connaître et collecter des dons, il faut repartir immédiatement en mer et montrer que le plus célèbre des mouvements écologistes compte aussi des hommes d'action. Il n'est pas question de se laisser ravir la vedette par ces pirates qui veulent profiter de la médiatisation du thon rouge.

Depuis sa création en 1977, l'année où Paul Watson est renvoyé de l'organisation écologiste, Sea Shepherd a toujours pratiqué la théâtralisation à outrance. Ses navires sont généralement peints en noir. Ils battent tous un pavillon de flibustiers en plus de leur drapeau national, et leurs membres portent presque toujours des tenues de commandos. Lancers de bouteilles remplies d'acide butyrique (beurre rance), déploiements de cordes dans l'eau pour bloquer les hélices, abordages violents sur les flancs des navires ciblés, les pratiques sont musclées. Et très largement critiquées par Greenpeace qui tente, depuis la création de Sea Shepherd, de se distinguer en ne réalisant que des actions pacifiques. Du moins jusqu'en cette fin de matinée du 4 juin 2010.

À 12 h 30, l'avis français le *Commandant Bouan*, que Généreux avait appelé par radio au début de l'affrontement, finit par arriver sur zone une bonne demi-heure après la fin des hostilités. C'est l'une des faiblesses de ces grands navires de guerre qui peinent à contrôler pendant un mois près de 2,5 millions de kilomètres carrés

que compte la Méditerranée. Lourds, peu mobiles et manquant singulièrement de discrétion, ils ne sont pas adaptés à la prévention de ce nouveau type d'opérations coup de poing qui s'apparentent, par la technique et la rapidité, à celles pratiquées par les pirates somaliens dans le golfe d'Aden.

Rapidement, les vieux briscards de Greenpeace comprennent tout le profit qu'ils peuvent tirer de cette situation exceptionnelle en haute mer. Ils téléphonent à leur bureau parisien ainsi qu'au siège mondial de l'organisation, en Hollande. Il faut à tout prix dénoncer la violence, voire la barbarie, de ces pêcheurs qui les ont agressés alors qu'ils avaient annoncé une action pacifique... Les photographes et cameramen se précipitent sur leurs ordinateurs pour transmettre les images. Comme des reporters de guerre, ils étaient au front. Ils peuvent l'attester. Mais il faut aller le plus vite possible. Car, avec les moyens de communication par satellite dont disposent les thoniers, ceux-ci risquent de les devancer. Pendant que certains soignent leurs légères contusions, d'autres visionnent les premières images. Malheureusement, les résultats concrets de cette épopée ne sont pas tout-à-fait au rendez-vous. On a beau passer et repasser les rush, il n'y a pas de thons rouges sauvés... Mais lorsque finalement Frank Huston, le militant britannique traîné dans le fond du Zodiac par le grappin, apparaît à l'écran, les images et les cris sont percutants. Pendant que Frank est rapatrié en hélicoptère à l'hôpital de Malte pour faire soigner sa jambe, une séquence vidéo est montée avec des plans séquences courts. Un vrai film d'action. En guise d'explication, une légende est rédigée pour l'accompagner : « Comme vous pouvez le voir sur ces images, les militants de Greenpeace ont été violemment pris à parti par les pêcheurs présents, qui n'ont pas hésité à foncer sur les Zodiac de l'association les abordant avec des couteaux attachés au bout de lances, ou à arracher un drapeau à un militant et frapper avec la hampe. L'un des militants a été grièvement blessé, un harpon lui a transpercé la jambe gauche. »

Cette version est rapidement diffusée sur le site Internet de Greenpeace. Dans la foulée, un communiqué encore plus choc est envoyé aux médias et agences de presse : « ... Un des militants a été

harponné et traîné sur plusieurs mètres. Très gravement blessé, il a réussi à se libérer en arrachant le harpon de sa jambe avant d'être tiré dans l'eau. » En quelques heures, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre. L'incident est bien plus accrocheur qu'une banderole dépliée. L'affaire prend des proportions énormes. Plusieurs radios nationales ainsi que certaines des chaînes de télévision d'information en continu ouvrent leurs journaux sur la nouvelle. « Guerre au centre de la Méditerranée ! », « Bataille navale autour du thon rouge au Sud de Malte... » Les titres sont édifiants. Le public est scandalisé. Et partout, la même vidéo qui vient d'être mise en ligne est reprise en boucle.

Dans cette mécanique médiatique très bien huilée, tout le monde néglige pourtant un détail : la version des marins-pêcheurs. Dans la précipitation, aucun des médias ne prend le temps de vérifier les déclarations de Greenpeace. Pire, lorsqu'ils sont informés de l'imposture, certains médias refusent même de prendre cette version en considération. Le public n'en aura jamais connaissance.

Pourtant, ce spectaculaire accrochage en haute mer est révélateur des nombreuses zones d'ombre et de contradictions qui entourent le thon rouge. Depuis cinq ans, les ONG s'accordent à dire que l'espèce est en voie de disparition. D'après leurs chiffres, qu'ils brandissent tels des Cassandre, il ne subsisterait que 20 % du stock originel. Pourquoi, dès lors, n'aura-t-il fallu que quelques jours en 2010 à l'ensemble des pêcheurs méditerranéens pour remplir leurs filets de quantités faramineuses ? Si la population de thons était sur le point de s'effondrer, pourquoi les écologistes auraient-ils besoin de recourir à de telles pratiques pour surmédiatiser un poisson finalement très peu présent sur les étagères de nos poissonneries et sur les cartes de nos restaurants ? En moins de 15 ans, nos pêcheurs sont devenus des trappeurs hightech et de nouveaux fermiers sont apparus aux quatre coins de Méditerranée pour devenir de véritables ingénieurs des mers, capables de répondre avec précision à une demande de plus en plus exigeante des Japonais pour un mets exquis qu'ils sont prêts à acheter à n'importe quel prix. Que connaissons-nous de cette hydre industrielle autour de laquelle l'argent coule à flot ? Presque rien,

car son activité se déroule au large ou sous l'eau, très loin des curieux. Pourtant, elle nous concerne d'autant plus qu'elle n'aurait jamais vu le jour sans les dizaines de millions d'euros de subventions que l'Union européenne a distribuées presque sans compter. Pourquoi, alors même qu'elle subventionne les thoniers, la Commission de Bruxelles a-t-elle tenté en 2010 d'inscrire le thon rouge sur la liste des espèces en voie de disparition ? Depuis quelques années, l'Union tente de réglementer cette chasse au trésor en affrétant des navires de guerre, en imposant des réductions de flottes alors qu'elle avait auparavant encouragé les pêcheurs à se reconvertir dans ce secteur. Et si ce poisson était finalement le symbole de l'impuissance de l'Europe face aux autres pays méditerranéens pêcheurs bénéficiant d'un accès identique à ce grand migrateur qui par définition ne respecte aucune frontière ? Après une année à enquêter sur le sujet, nous avons découvert la véritable histoire du thon rouge. Celle que personne, ou presque, ne souhaite entendre.

###

Chapitre 2 : Les Madoff de la mer ?

Paris, six mois plus tôt.

En janvier 2010, l'Europe se réveille avec la gueule de bois. La Grèce réalise qu'elle souffre d'un déficit public abyssal, auquel s'ajoute une dette faramineuse. Si le pays s'effondre, c'est toute la zone euro qui chancelle et qui risque de tomber dans un précipice dont on ne voit pas encore le fond. Les « PIGS » (Portugal, Italie, Grèce, Espagne), comme ils seront surnommés, ont une grosse poussée de fièvre. Ces pays du sud sont les plus mauvais élèves d'une classe européenne que la crise a désunie.

« Le thon bientôt placé sur liste rouge », « Paris veut interdire la pêche au thon rouge », « Thon rouge : la France entre deux eaux »... Le Figaro, Libération, Le Monde, Le Parisien... En février, le sort du grand poisson s'étale à nouveau dans toute la presse. Alors que l'Europe chancelle et se met à douter, ce vacarme médiatique autour du thon rouge semble démesuré. Tous en parlent avec

véhémence, bien que la saison de la pêche en 2010 ne débute que mi-mai. Ces cinq dernières années, le thon rouge a pris l'habitude de faire parler de lui pendant la période de sa pêche. Pourquoi dès lors ce déchaînement soudain au cœur de l'hiver ? Le pays a connu d'autres crises dans le secteur : la guerre de la sardine en Atlantique, la raréfaction de l'anchois dans le golfe de Gascogne, les hausses successives du prix du pétrole... Les marins-pêcheurs bloquent alors les ports ou « montent à la capitale » pour manifester leur mécontentement et défendre leur profession. Quelques jours ont néanmoins suffi pour que, cette fois-ci, l'affaire du thon rouge prenne une tout autre dimension. Car les rôles sont inversés : il ne s'agit plus de défendre ou de sauver les pêcheurs, mais une espèce de poisson...

Pour comprendre ce retournement de situation, il faut remonter à novembre 2009. Monaco met le feu aux poudres : la principauté, qui a fait de l'écologie marine son cheval de bataille, souhaite inscrire le grand poisson pélagique sur la liste noire des animaux en voie de disparition. Cette proposition doit être soumise au vote lors de la Convention sur le commerce international des espèces de



faune et de flore sauvages menacées d'extinction, la CITES (ratifiée par 175 nations), qui se tiendra à Doha, au Qatar, au mois de mars 2010. En clair, si elle est adoptée dans sa version la plus contraignante – l'annexe 1 – cette inscription provoquera l'interdiction du commerce du thon rouge. Elle réduira à néant son industrie. Le grand prédateur bleu serait alors considéré comme un éléphant, un lion ou un tigre ; une première pour un poisson comestible.

Alors qu'il a toujours manifesté son appui à ses thoniers, le gouvernement de Nicolas Sarkozy fait volte-face en annonçant début 2010 qu'il pèsera de tout son poids pour que l'Europe vote au Qatar en faveur de la proposition monégasque. Tollé des pêcheurs qui se sentent trahis. Les cris de victoire des ONG sont toutefois tempérés. Si cette décision était approuvée au mois de mars, elle ne serait effective que 18 mois plus tard, soit un an et demi après sa validation. Il resterait, si l'incroyable arrivait, deux saisons de pêche pour trouver un avenir aux traqueurs de thons.

C'est à cet instant précis que je n'ai pu résister à la tentation d'en savoir plus, de chercher là où la plupart des journaux n'ont ni le temps ni les moyens de le faire. L'objectif de l'équipe de journalistes que j'ai rassemblée au sein d'OCEAN71 est d'ouvrir les portes du monde très fermé de la mer. Nous voulons faire découvrir au public cet univers lointain, inaccessible, nécessitant à la fois de sérieuses connaissances techniques de navigation et de plongée, beaucoup de temps et une infinie patience pour questionner les gens de mer, de nature peu bavards.

À la lecture des coupures de presse sur le thon rouge qui s'accumulent sur nos bureaux, nous découvrons un univers riche, complexe et surtout extrêmement opaque. Les articles font état de quantités astronomiques de poissons qui passeraient au large de nos côtes ; de centaines de navires de pêche côtiers qui ne débarqueraient au port que quelques tonnes par an alors qu'une cinquantaine, à peine plus grands, en capturerait des milliers ; de zones en Méditerranée où le thon rouge serait pêché au moment de sa reproduction, alors qu'il passe la plus grande partie de sa vie en Atlantique ; de quantités pêchées illégalement si importantes qu'elles multiplieraient par deux les déclarations officielles ; de



fermiers qui n'élèvent pas mais qui engraisent ; de Japonais qui ne pêchent plus mais qui choisissent, achètent et revendent à des prix faramineux ce poisson tant convoité... Il ne s'agit pas de pêcheurs réduits à l'inaction par la raréfaction d'une espèce de poisson. Argent, technologie, logistique, géographie, fraudes et opportunisme rendent l'histoire bien plus complexe tant les ramifications sont nombreuses autour du thon rouge.

Au fil des articles, plusieurs signaux attirent notre attention : en les comparant, nous découvrons que de nombreux chiffres, censés décrire les mêmes données, ne coïncident pas. Dans leurs déclarations, les ministres directement concernés par le sujet, Bruno Le Maire (Agriculture et Pêches) et Jean-Louis Borloo (Écologie), s'appuient sur des informations discordantes. Plus troublant encore, les interviews expriment toujours les avis des mêmes scientifiques, responsables d'ONG, et représentants des thoniers. Nulle trace de ceux qui sont au cœur de l'industrie : pêcheurs, fermiers ou acheteurs japonais. Depuis des années, l'avis de disparition imminente du thon rouge plane comme une musique de fond à laquelle personne ne prête vraiment attention. Quel est le véritable risque ? Qu'une espèce de poisson puisse s'éteindre ?

Pourtant, le thon rouge ne disparaît pas des médias, ni de la mer d'ailleurs. Les thoniers en attrapent toujours de très grandes quantités. Pourquoi, dès lors, sa protection est-elle soudain devenue un enjeu politique et diplomatique de premier plan ? Le thon rouge nous concerne-t-il vraiment alors que nous ne le voyons jamais ni en mer ni dans nos assiettes ? Celui que nous mangeons en boîtes ou même en sushis dans nos restaurants japonais est en réalité du thon tropical (albacore, listao, patudo) pêché dans l'Océan Indien dont la chair crue est également rouge-rose... Et comment les scientifiques peuvent-ils estimer avec précision l'importance d'une population de poissons dans l'immensité d'un océan ? Trop de questions restent sans réponse. Un scientifique va peut-être pouvoir commencer à éclairer notre lanterne.

Daniel Pauly est l'un des plus éminents spécialistes des ressources halieutiques dans le monde. Ce biologiste marin, né en 1946 d'une mère française et d'un GI américain, a consacré sa vie à étudier les populations de poissons, en cherchant à comprendre leurs déplacements, leurs comportements alimentaires, ainsi que les menaces qui pèsent sur certaines espèces. Depuis 1994, il travaille à l'université de Vancouver en Colombie Britannique, au Canada. Auteur prolifique et détenteur de nombreuses récompenses prestigieuses, l'homme à la fine barbe poivre et sel est une référence mondiale. Il est un peu aux ressources halieutiques ce qu'Al Gore est au réchauffement climatique : un porte-parole écouté. Comme l'ancien vice-président américain, Pauly voyage sans répit dans le monde entier pour donner des conférences et tenter de convaincre. Les océans ne sont pas une réserve inépuisable de nourriture. Une limite à ne pas dépasser existe bel et bien. Selon lui, le monde est sur le point de la franchir.

*« Il y a trois espèces de thons rouges, m'explique-t-il au téléphone. Le thon rouge d'Atlantique (*Thunnus thynnus*), qui se reproduit en Méditerranée et dans le golfe du Mexique, le thon rouge du Pacifique (*Thunnus orientalis*) et celui du Sud (*Thunnus maccoyii*). Depuis une trentaine d'années seulement, les Japonais en sont les plus grands consommateurs, toutes espèces confondues. Ils ont d'abord abondamment puisé dans leur stock du Pacifique. Ensuite, ils se sont tournés vers l'Australie. Depuis les années 90, ils achètent 80 % des*

thons rouges d'Atlantique capturés en Méditerranée, qu'ils considèrent comme les meilleurs. Cet appel d'air économique très important pour ce secteur maritime a eu une conséquence inattendue : il est possible de réaliser un profit financier en pêchant le dernier thon. En principe et en théorie, lorsqu'une espèce de poisson se raréfie, il ne sert à rien de chercher les derniers individus. La pêche se réduit « naturellement » car les acheteurs s'en désintéressent rapidement. Avec le thon rouge, ce n'est pas le cas. Les prix d'achat, toujours très élevés, pousseront à pêcher jusqu'à l'extinction de l'espèce.»

Le propos peut surprendre : depuis 10 ans, les captures semblent pourtant prouver le contraire. Elles ont varié, comme pour n'importe quel poisson migrateur, sans jamais montrer les signes d'une baisse significative. Si le stock était réellement sur le point de s'effondrer, les navires de pêche auraient dû éprouver des difficultés à en trouver... Ce n'était pas le cas.

- Un stock de poissons, c'est un peu comme un capital financier, précise Pauly. Si vous prélevez plus que les intérêts, le stock ne s'écroule pas, il diminue année après année. Lorsqu'un glacier fond, il peut se passer une cinquantaine d'années avant qu'il ne disparaisse complètement. Les pêcheurs nous reprochent de crier au loup. En réalité, ce jeu peut continuer longtemps avant que l'on comprenne ce qui se passe vraiment. Grâce à sa pyramide de Ponzi, Bernard Madoff a pu continuer son arnaque très longtemps, parce qu'il y avait un stock énorme... de crédulité ! Comme avec l'argent, des gens diront jusqu'au dernier jour : « Il y a du poisson ». La situation réelle des thons rouges est très difficile à évaluer, car ils se concentrent chaque année au début de l'été en immenses bancs pour se reproduire. L'illusion est parfaite. »

Une question majeure fait sans cesse débat entre scientifiques, ONG et pêcheurs. Comment évaluer un stock de poissons ?

- La méthode que nous utilisons le plus couramment est l'APV, l'Analyse de Population Virtuelle. Pour le calcul, nous additionnons deux paramètres : la mortalité naturelle et celle liée à la pêche. La mortalité naturelle se calcule facilement, puisqu'elle est en général proportionnelle à la taille des poissons. Les thons adultes atteignant jusqu'à trois mètres de long, ils rencontrent peu de

prédateurs et peuvent vieillir jusqu'à une trentaine d'années... Pour la mortalité liée à la pêche, nous nous basons sur les registres des prises. Des poissons de 20 ans pris dans les filets une année donnée, étaient libres l'année précédente. Cette année-là, nous avons donc le nombre de ceux qui avaient 19 ans, auxquels on ajoute ceux morts entre temps de causes naturelles. En faisant le même calcul pour chaque tranche d'âges, on peut avoir une estimation assez précise de ce à quoi ressemblait la population l'année précédente. On reconstruit ainsi une population en remontant dans le temps. »

Tracer la courbe de fluctuation des quantités de thons rouges s'avère particulièrement difficile. Écologistes et représentants des pêcheurs brandissent toujours des graphiques qui plaident en leur faveur. Qui a raison ?

- Le thon rouge pose un double problème : d'une part, la grande majorité des spécimens capturés ne sont mesurés et pesés avec précision qu'une fois leur engraissement terminé dans les fermes. Les calculs sont ainsi faussés. D'autre part, la pêche anarchique puis illégale de cette espèce, très importante ces 15 dernières années, ajoute une grande part d'incertitude à l'historique de la population. »

Nous l'avons vu, le flou, l'imprécision et l'approximation sont depuis des années les raisons de cette bataille sans fin. Pourtant, étrangement, Pauly campe sur sa position :

- Pour moi, les critères qui ont permis l'inscription de l'éléphant sur la liste des espèces en voie de disparition de la CITES sont aujourd'hui réunis pour le thon rouge. Exploitation industrielle, braconnage profitable, évolutions technologiques... De plus, la croissance de la population humaine rendra inévitable l'utilisation intensive des ressources de la mer et des poissons. Ce sont toujours les plus gros qui sont capturés en premier. Le thon ne déroge pas à la règle. Comme le cabillaud de Terre-Neuve, il sera l'un des premiers à disparaître. »

Si la CITES échouait dans la sauvegarde du thon rouge, Pauly proposerait une solution simple et pratique : l'arrêt immédiat des

subventions aux pêcheurs. Pour le scientifique, réduire la taille des bateaux ou multiplier les contrôles en mer sont des moyens inefficaces parce que systématiquement contournés.

- Le rôle des États est crucial. Ils se donnent le droit de gérer la pêche. C'est à eux d'intervenir... », et d'ajouter : « l'élevage en aquaculture ne résout rien ! »

Pire, pour le scientifique, elle dérègle davantage l'équilibre de la mer : si un jour il s'avérait possible d'élever des thons rouges, il faudrait obligatoirement, pour les nourrir, pêcher des quantités astronomiques de poissons fourrage sauvages, des sardines par exemple. Ce prélèvement massif priverait divers prédateurs de leurs proies... Pauly ne se fait aucune illusion sur l'avenir du thon rouge. Pas plus d'ailleurs que sur celui de nos mers :

- Le jour où il n'y aura plus de poisson dans les océans, il ne se passera rien parce que ceux qui vivront cette époque n'auront pas connu le temps où il y en avait. Dans 50 ans, la mer acide contiendra surtout des bactéries, des algues et des méduses... Les poissons appartiendront à un passé héroïque. Exactement comme les mammoths. »

Une vision apocalyptique certes, mais qui nous encourage à pousser nos recherches pour comprendre ce qui se passe réellement. Si la situation est si grave, les thoniers doivent s'en douter. Ils ne l'avoueront peut-être jamais, pourtant certains signes doivent forcément les trahir.

Malheureusement, celui qui doit nous mener à eux reste injoignable. Mourad Kahoul est le président de Medisamak, le syndicat de pêche qui regroupe l'ensemble des thoniers méditerranéens. Il est l'un des personnages-clés pour déchiffrer l'industrie complexe du thon rouge. C'est ce que nous pensons jusqu'à ce qu'enfin il me rappelle. Je sens un homme pressé, impatient, agacé. « *Vous êtes journaliste ? Pour quel journal ? Vous êtes indépendant ? Je n'ai pas le temps. Vous savez, je me suis déjà largement exprimé dans les médias. Je ne peux pas répondre à tout le monde. Demain, je pars au Qatar pour la réunion de la CITES. Rappelez-moi dans deux semaines, on verra si on peut s'arranger...* »

Plusieurs fois, je tenterai de le joindre sans jamais obtenir de réponse de sa part. C'est en regardant un reportage de l'émission *Striptease*, déjà diffusée en août 2006, que j'ai découvert le personnage. Greenpeace avait affrété le *Rainbow Warrior II* pour la première année de sa campagne pour sauvegarder le thon rouge en Méditerranée. L'ONG voulait s'amarrer à Marseille pour sensibiliser le public à cette industrie trop discrète. Les caméras de *Striptease* suivaient Kahoul depuis plusieurs jours lorsqu'il apprit que le grand trois mâts devait arriver le lendemain dans la cité phocéenne. Un moment rare. Pendant une demi-heure, je vois un homme surexcité, remuer ciel, terre et mer, pour empêcher le voilier vert de pénétrer dans le vieux port de Marseille. Il était chez lui. Ce n'était pas une bande « d'écolos fumeurs de joints » qui allaient venir les narguer, lui et tous les pêcheurs qu'il représentait fièrement. Il était hors de lui. Entre jurons et multiples négociations au téléphone avec le préfet, les RG et le ministère, je découvre, médusé, le défenseur des thoniers. Il n'en est pas à sa première bataille. Pêche et politique sont intimement liées dans la vie du Marseillais. En 1992, il se lance dans le syndicalisme. En 1999, il entre à la mairie de Jean-Claude Gaudin. En 2001 finalement, il est élu sur les listes UMP du conseil municipal de Marseille. Aujourd'hui, Mourad Kahoul a le bras long... La caméra ne lui fait pas peur. À bord du grand thonier de son vice-président et ami Serge Perez, Kahoul hurle, insulte les écologistes qui arrivent devant la digue du vieux port. Puis il jubile : une trentaine de thoniers ont répondu à son appel. De Sète, Port-Vendres ou du Grau d'Agde, principaux ports d'attache français des thoniers, tous les grands armements sont venus pour bloquer le *Rainbow Warrior II*. Les activistes ne sont pas les bienvenus sur les terres du commandant en chef Kahoul. Un point, c'est tout.

Les pêcheurs n'étaient pas prêts d'émouvoir les foules. Ils apparaissaient sous leur plus mauvais jour.

« *J'étais effectivement sur le pont du Rainbow Warrior II ce jour-là, m'explique avec le sourire François Chartier, responsable des programmes "Océans" de Greenpeace, avec lequel prendre un rendez-vous a été un jeu d'enfant, contrairement à ce qui s'était passé avec Kahoul. L'objectif n'était pas de provoquer les thoniers.*

Nous voulions, comme il nous arrive de le faire, ouvrir les portes du bateau au public pour lui expliquer notre travail et le sensibiliser à nos causes. En 2006, notre combat pour le thon rouge commençait sérieusement. Cet événement fou a provoqué, grâce aux médias, le résultat inverse de ce que souhaitait Mourad Kahoul. Il a aussi eu le mérite de braquer les projecteurs sur la flottille toute neuve des thoniers français. »



Ces navires modernes ne sont en réalité que l'arbre le plus jeune cachant une forêt vieille de plusieurs centaines d'années. Au cours de la discussion, je découvre les diverses techniques de pêche mises au point au cours de l'histoire pour capturer le grand prédateur. Cet or rouge attise les convoitises des pêcheurs méditerranéens depuis l'Antiquité. Des registres romains retrouvés lors de fouilles archéologiques l'attestent. Au Moyen-Âge, des moines tenaient à jour des tables très précises, afin de comptabiliser chacune des captures prises dans les filets des madragues, instruments d'une méthode de pêche passive qui consiste à ancrer dans le fond de l'eau, à quelques centaines de mètres de la côte, un labyrinthe dont les murs de filets sont stratégiquement disposés par des plongeurs. Une partie des thons nageant à pleine vitesse vers leur zone de

reproduction se perdent dans les méandres du piège. Ne pouvant faire demi-tour, ils aboutissent irrémédiablement dans la « chambre de la mort ». Des colosses remontent à mains nues le filet qui reposait dans le fond de l'eau. Gaffés, les poissons sont hissés dans les barques. La mer turquoise vire en quelques heures au rouge carmin.

Cette technique ancestrale est toujours pratiquée légalement dans les régions idéalement situées le long des routes migratoires, au Maroc, dans le sud de l'Espagne et de la Sardaigne, en Sicile ou en Tunisie. Rien n'a changé hormis les quotas imposés par les autorités depuis 2006.

Plus récemment sont apparus les ligneurs, des navires de taille modeste (jusqu'à une quinzaine de mètres), qui pratiquent à l'heure actuelle l'essentiel de la pêche dite « traditionnelle ». Ces petits côtiers quadrillent la mer en disposant en mer de longues lignes de nylon équipées de centaines d'hameçons. Les quantités moins importantes ramenées à terre ne les exemptent pas pour autant des nouvelles règles imposées aux autres méthodes de pêche. En France, les captures des ligneurs représentent 10 % du quota global du pays, soit environ 200 tonnes en 2010, pour plusieurs centaines de bateaux de pêche. Aujourd'hui, chaque débarquement au port se fait sous l'œil attentif de contrôleurs qui mesurent, pèsent et enregistrent chaque poisson. Le pêcheur ne pouvant savoir quelle espèce de poisson va mordre, certains ligneurs sont obligés de rejeter à la mer des thons rouges accidentellement pêchés hors saison ou hors quota pour ne pas être passibles de lourdes amendes (à Malte, 5 000 euros pour chaque thon ainsi capturé), voire, dans les cas extrêmes, de peines de prison...

Avant que nos grands thoniers senneurs ne fassent leur apparition au début des années 90, explique François Chartier de Greenpeace, les Japonais écumaient déjà la Méditerranée depuis plusieurs dizaines d'années. On ne les voyait jamais dans les ports parce qu'ils restaient au large, dans les eaux internationales. Il faut imaginer de très grands navires de pêche, les palangriers, qui ne traînent pas des centaines de mètres, mais des dizaines de kilomètres de fil nylon avec des millions d'hameçons... Des capacités clairement industrielles. En haute mer

toujours, ils sont rejoints par de grands navires usines, les « reefers », qui les ravitaillent et transbordent les thons, les découpent et les stockent dans leurs cales réfrigérées. Les reefers repartent alors vers le Japon, ni vu ni connu. Les transbordements en haute mer ont été interdits. En théorie, ils doivent être faits au port devant un contrôleur. Ce n'est bien souvent pas le cas... »



Le nombre de ces palangriers s'est toutefois réduit en Méditerranée. Aujourd'hui, la plupart sont basés aux Canaries afin d'écumer l'Atlantique toute l'année. Ainsi l'exploitation de la Méditerranée est, elle, laissée à la nouvelle flottille de grands thoniers qui, largement subventionnés aux niveaux national et européen, n'auraient jamais révélé leur immense potentiel de capture sans l'apparition d'un nouveau partenaire indispensable : la ferme d'engraissement.

L'idée est née dans les années 80, en Australie. Le thon rouge du Pacifique sud est alors surpêché par les navires australiens, néo-zélandais et même japonais. Pour éviter une catastrophe, le gouvernement australien fixe des quotas stricts dès 1985. En 1989,

les revenus des pêcheurs sont diminués des deux tiers. Port Lincoln, principale ville thonière en Australie, est sur le point d'être désertée lorsque Dinko Lukin, l'un des armateurs de la région, a l'idée folle de créer une ferme d'embouche... pour poissons. En capturant vivants les poissons sauvages, et en les engraisant dans des cages sous-marines pendant plusieurs mois, il devenait possible de valoriser des thons rouges qui, sitôt abattus, arrivaient frais quelques heures plus tard par avion sur les marchés de Tokyo. Une solution idéale pour ces amateurs insatiables de poisson cru. Les quotas se basant sur le poids des poissons sauvages à leur arrivée à la ferme, tout gain pondéral devenait un bonus pour les fermiers. Cette idée sauva Port Lincoln de la récession, mais constitua très vite une véritable boîte de Pandore pour les organismes de protection des animaux comme le WWF.

« Avec les fermes, les Japonais découvrent qu'ils peuvent modifier, chez le thon rouge, la consistance de la chair, sa couleur et surtout sa teneur en graisse, explique Charles Braine, chargé de programme pêche durable au WWF France. Grâce à un contrôle précis du régime alimentaire des thons, ils peuvent acheter un produit qui correspond exactement à leurs exigences. Le marché du thon rouge a alors explosé ! »

Lorsqu'elles font leur apparition en Méditerranée au début des années 90, les fermes d'engraissement changent complètement les règles du jeu. Les « vieux » bateaux de pêche partent à la casse. Chaque pays se spécialise. *« Le système des quotas fonctionne sur un principe d'antériorité, m'expliquait plus tôt François Chartier de Greenpeace. Les plus importantes quantités sont attribuées aux pays qui pêchent historiquement le thon rouge. »*

C'est le cas de la France qui se targue depuis longtemps d'avoir les plus fins pêcheurs. Les plus entreprenants d'entre eux concentrent donc leurs subventions et leurs investissements sur la construction de nouveaux thoniers : les grands senneurs. Des bijoux coûtant entre quatre et six millions d'euros pour certains. Plus grands (entre 30 et 40 mètres), et équipés d'une batterie d'instruments électroniques dernier cri, ils peuvent partir plusieurs mois, très loin de leur port d'attache, à la poursuite des grands bancs qui migrent dans toute la Méditerranée. Certaines années, on trouve les

pêcheurs français en Crète, à Chypre ou même au large d'Israël. Avec leur senne, un filet rectangulaire pesant à lui seul 50 tonnes, ils peuvent capturer jusqu'à 250 tonnes de thons vivants en une seule fois.

D'autres pays comme Malte, l'Espagne, la Croatie ou la Turquie, géographiquement proches des zones de reproduction, choisissent de mettre en place un vaste réseau de fermes d'engraissement. Plusieurs dizaines d'entre elles bourgeonnent en quelques années, discrètement installées à l'écart de la côte.



« En 10 ans, on en a construit partout ! s'exclame Charles Braine du WWF. Elles ne coûtent pas cher – ce sont ni plus ni moins des tubes de PVC, des filets et des cordes – et elles rapportent gros. L'engouement a été tel qu'il est possible à l'heure actuelle d'engraisser trois à quatre fois plus de thons que ne peuvent en capturer légalement les pêcheurs ! »

Alors que les quotas de pêche sont passés de 30 000 (en 2007) à 13 500 tonnes (en 2010), les fermes d'engraissement peuvent contenir jusqu'à 64 000 tonnes de thons rouges.

« Une absurdité qui pousse forcément à la fraude, ajoute Braine. On ne garde pas des cages vides... D'autant que, pour garder les poissons vivants, tous les transferts se font sous l'eau. Tricher est un jeu d'enfant. »

Certains patrons de thoniers falsifient par exemple les registres des navires. On retire des zéros sur le poids des prises : 200 tonnes se transforment en 20... Au terme de l'engraissement six mois plus tard, les thons, sortis de l'eau pour la première fois, sont pesés.

« Pour compenser le poids minoré de thons rouges capturés, le fermier, obligé d'en tenir compte, annonce des taux d'engraissement totalement délirants... »

Avec la logistique incroyable qu'il impose (remorqueurs, cages, navires ravitailleurs...), le duo « thonier-ferme » est infernal. Il possède l'arme et la scène du crime parfait. Comment vérifier l'invérifiable...

« Maintenant, l'Europe veut tout contrôler en envoyant patrouiller des navires de guerre ! s'exclame Braine pour conclure. Surveiller la Méditerranée un mois par an nous coûte plusieurs dizaines de millions d'euros supplémentaires ! »

Pour les défenseurs du thon rouge, il reste l'espoir de son inscription sur la liste des espèces en voie de disparition à la CITES au Qatar. Il est urgent pour eux de stopper cette machine industrielle devenue incontrôlable. Mais quelques jours plus tard, le 18 mars, non seulement le thon rouge ne sera pas inscrit à l'annexe 1, comme le souhaitent Monaco et l'Union européenne, mais il ratera aussi quelques jours plus tard son entrée sur la liste de l'annexe 2, moins contraignante en ce qui concerne son commerce. Un répit de trois ans pour les industriels, avant la prochaine assemblée de la CITES en 2013. Une catastrophe pour les écologistes qui refusent néanmoins de croire que l'avenir du grand poisson bleu soit une cause perdue...

Pourtant le combat est inégal, car il oppose les défenseurs de la nature au seul pays capable de contrecarrer les plans de l'Union européenne et des États-Unis réunis ; pendant 12 jours, ses émissaires ont manœuvré avec pugnacité dans l'ombre des couloirs

des hôtels de Doha pour arriver à leurs fins. Cette puissance qui ne reculera devant rien, c'est le Japon.

###

Chapitre 3 : Les Sogo Shosha, héritiers de Machiavel

« ... Vous voulez trouver les thoniers et les fermes à Malte ? Il faut que je vous rencontre. Je dois vous expliquer certaines choses, dont je ne peux parler au téléphone. Je ne suis pas sûr que vous sachiez réellement où vous mettez les pieds... »

L'homme à l'autre bout du fil est Roberto Mielgo Bregazzi, l'un des personnages les mieux renseignés sur le milieu du thon rouge. Ses mises en garde sont à prendre au sérieux. Lui-même, m'avouera-t-il plus tard, a été menacé à plusieurs reprises. Pour l'industrie, cet Espagnol à l'accent français impeccable, est devenu beaucoup trop bavard. Ce milieu, il le connaît bien. Il lui a consacré plus de dix ans de sa vie.

De 1997 à 2003, en plein boom économique du thon rouge, Roberto co-dirige les opérations de l'une des plus importantes fermes d'engraissement au sud-est de l'Espagne. À l'époque, la sienne engraisse des thons capturés par des thoniers français et espagnols, essentiellement dans les Baléares, une des deux plus grandes zones de reproduction en Méditerranée avec les eaux libyennes. Durant ces années folles, il participe au développement de la machine industrielle : deals avec les pêcheurs, transferts dans les cages, logistique des remorquages, engraissements, abattages, livraisons par avions ou bateaux cargo au Japon... Il est « le » témoin privilégié de ce secteur en plein essor.

En quelques années, il voit de bons pêcheurs devenir les « seigneurs » du thon rouge. Parmi les Français, les thoniers sétois acquièrent une réputation internationale. Pour les clients japonais, le nom d'« Avallone » (la plus grande famille de thoniers du Languedoc-Roussillon) est l'assurance d'une très bonne pêche. Certains fermiers, de simples mareyeurs avant l'envolée du thon rouge, deviennent des « barons » de l'industrie : Ricardo Fuentes en Espagne, Charles Azzopardi à Malte, Tuncay Sagun en Turquie,

ouvrent des fermes dès que de nouvelles zones, riches en poissons, sont découvertes. Des fortunes phénoménales se constituent en quelques années.

Fin 2003, à la stupéfaction de tous, Roberto démissionne :

« À cause des sommes folles d'argent qu'on générait, ils m'ont tous pris pour un fou, me raconte-t-il au téléphone. Cette année-là, le kilo de thon rouge de Méditerranée payé aux pêcheurs par les fermiers atteint des sommets : les thoniers italiens du port de Salerne ont vendu 9,15 euros le kilo de thon à un fermier maltais. Du jamais vu. En moins de 10 ans, le marché japonais a été sursaturé. On ne pouvait pas continuer comme ça. Je suis parti en 2003 parce que je n'étais plus d'accord avec la stratégie de la société pour laquelle je travaillais. On courait à la catastrophe. »

En 2004, comme il le pressent, le cours du yen tombe. Les clients japonais achètent au prix le plus bas une immense quantité de poisson que les Méditerranéens ont pris l'habitude de capturer et d'engraisser. Le marché s'écroule. C'est le premier krach du thon rouge. *« Les fermiers n'obtiennent pas les bénéfices escomptés..., ajoute Roberto. Certains font faillite. »* Désertes, de nombreuses cages sont retirées de la mer. Les plus grandes entreprises résistent. Toutefois, le prix d'achat aux pêcheurs n'est plus le même. Cette année-là, il passe de 9 à 3,5 euros le kilo ! Les survivants font le dos rond en attendant que les Japonais entament leurs réserves et que le marché reparte à la hausse.

Fort de son expérience, Roberto s'installe comme consultant privé. Il continue de travailler deux ans pour différentes fermes d'embouche. Durant cette période, il s'intéresse à la biologie du grand poisson bleu, pour lequel il se découvre une véritable passion. Il dévore toutes les parutions scientifiques et réalise très vite que la véritable catastrophe n'est pas celle que subissent les fermiers et les pêcheurs. S'il continue d'être ainsi exploité, le thon rouge d'Atlantique risque tout simplement de disparaître. *« À aucun moment, nous ne nous imaginions qu'un tel poisson s'épuiserait... Au fur et à mesure de mes lectures, je découvrais une sombre réalité. Je comprenais pourquoi en 2000, les poissons que nous capturons dans les Baléares étaient de plus en plus petits, raison pour laquelle j'étais*

parti prospector en Algérie, en Tunisie et finalement en Libye pour ouvrir d'autres zones de pêche. Nous creusions et exploitions à plein régime une mine d'or qui avait ses limites. En lisant les rapports scientifiques, je faisais le lien entre rendement économique, surcapitalisation des flottes de pêche et danger environnemental. »



Roberto commet alors l'irréparable aux yeux de ses anciens collègues. En 2007, il change de camp, tel un espion en pleine Guerre froide, et devient un fervent défenseur du grand prédateur. Il se rapproche des ONG, assoiffées d'informations. Depuis, Greenpeace ou le WWF lui demandent régulièrement d'enquêter sur le sujet. Une de ses investigations – sans doute la plus rocambolesque et la plus médiatisée – le conduit en 2008 à la découverte d'aéroports clandestins sur la côte sud de la Sicile. Planqués de longues semaines, Roberto et Greenpeace remontent la filière. De pistes improvisées dans les champs de maïs décollaient de petits Cessna dont la mission était de repérer les bancs pour le compte des thoniers, alors que l'aide de ces avions était interdite depuis une année.

L'homme à qui j'ouvre la porte de mon bureau parisien est impressionnant. Élégance discrète, forte carrure, les cheveux grisonnants impeccablement coiffés, Roberto a l'allure d'un parfait diplomate. Je suis sur le point de découvrir un « diplomate » particulièrement prolix. Dès le premier regard, je sens sa détermination. Il est très agité. Il ne boit d'ailleurs plus de café depuis longtemps. « *Thé, café, alcool, j'ai tout arrêté parce que cette bataille m'a presque tué*, avoue-t-il, en s'asseyant lourdement dans un fauteuil. *Mon médecin m'impose un régime strict. Je garde juste les cigarettes...* » ajoute-t-il avec une touche d'autodérision. Effectivement, il les enchaînera frénétiquement tout l'après-midi, alors qu'il m'explique la place réelle que tient le Japon dans le « système thon rouge ». J'apprends alors pourquoi il a été impératif pour ce pays que le thon rouge ne soit pas inscrit sur la liste noire des espèces en voie de disparition de la CITES.

- Il faut faire un peu d'histoire, m'explique Roberto. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le Japon est un pays détruit par les bombardements. Il est menacé par la famine. Le Général Mac Arthur, commandant suprême des forces d'occupation alliées au Japon jusqu'en 1951, songe alors aux anciennes grandes compagnies qui industrialisaient le pays avant la guerre : les Sogo Shosha. Aujourd'hui, ce sont d'immenses multinationales totalement diversifiées entre autres dans les industries automobile, électronique, télécom, commerciale et alimentaire. Mitsubishi, conglomérat composé de plus de 300 sociétés indépendantes, est la plus puissante. Mais il y a aussi Marhua, Sojitsu, Mitsui, Kanetomo... Pour éviter que les Japonais ne meurent de faim, Mac Arthur pousse donc le gouvernement à confier le problème alimentaire aux Sogo Shosha. Le Japon est un pays surpeuplé : 127 millions d'habitants vivent sur une surface de 377 000 km². À titre de comparaison, un peu plus de 65 millions de Français vivent sur 632 834 km². Ne pouvant subvenir à ses besoins alimentaires sans importer, il se tourne rapidement vers la mer omniprésente. Les arsenaux militaires sont transformés en chantiers navals pour construire à la chaîne des bateaux de pêche qui vont sillonner les océans et ramener en grandes quantités un des aliments les plus riches de notre planète : le poisson. Grâce aux sushis, de petits rectangles de filets de poissons posés sur des boules de riz, les Japonais découvrent les meilleures espèces. Contrairement aux

idées reçues, les sushis ne sont pas ancrés dans la culture japonaise depuis des centaines d'années. Avant la Seconde Guerre mondiale, le poisson était un mets de luxe, dégusté uniquement lors des grandes occasions comme les mariages. Ce n'est qu'après-guerre que la population japonaise a commencé à en manger quotidiennement. Des centaines de palangriers et reefers vont dès lors écumer les mers. La "macdonaldisation" des sushis dans le monde, au même titre que celle des pizzas, des hamburgers ou des kébabs, est apparue encore plus tard, à partir des années 80. Mais à cette époque, le Japon était déjà le plus grand propriétaire des produits issus de la mer. »

Dans les années 90, lorsque les Français, Espagnols, Maltais, Croates ou Turcs s'équipent de thoniers neufs et construisent les premières fermes en Méditerranée, les Japonais ne sont pas loin. Forts de leur expérience australienne des années 80, ils envoient leurs meilleurs experts pour enseigner les bases du métier et surtout montrer aux fermiers comment traiter les thons rouges pour respecter le goût nippon.

- Lorsque je dirigeais la ferme en Espagne, notre responsable biologiste s'appelait Takao Norita, raconte Roberto en allumant une nouvelle cigarette. Il avait étudié à l'université de Kinki au Japon, une des meilleures du monde dans le domaine piscicole. À l'heure où je vous parle, ses chercheurs ont réussi à obtenir pour la première fois des petits thons rouges issus à 100 % de l'élevage. Ce sont des thons rouges du Pacifique. Leur chair n'a pas du tout la même consistance ni le même goût que celle des thons sauvages, parce qu'ils reçoivent une alimentation pauvre, comparée à celle des océans. De plus, tourner toute leur vie dans une cage leur crée de sérieuses malformations. Ces thons sont invendables. Il est très difficile d'imiter la nature. Je pense qu'ils n'y arriveront jamais... Ce poisson est beaucoup trop complexe biologiquement. Mais revenons à Takao Norita. Dès qu'un thon mourait dans une des cages, il contrôlait la qualité de sa chair. »

Roberto, comme la plupart des autres fermiers, découvre que ses clients ont élevé l'engraissement des thons rouges au rang de l'art. Ils savent, par exemple, que les adultes peuvent grossir de 11 à 14 % de leur poids initial. Pour les plus jeunes, dont les exigences

de croissance doivent être prises en compte, jusqu'à 25 % au maximum.

Afin d'atteindre les objectifs fixés, de juillet (où ils arrivent à la ferme) au mois d'octobre (où l'abattage commence), l'alimentation est extrêmement précise. *« Chaque jour leur sont fournis des sardines et des maquereaux entiers de première qualité. Pour qu'ils soient en pleine santé, les fermiers achètent ce qu'ils trouvent de meilleur. »* Le poisson fourrage arrive par mer du Maroc, de Mauritanie ou de Hollande dans des containers réfrigérés.



- En septembre, avant que l'abattage commence, se souvient Roberto, le biologiste nous demandait de donner aux thons des harengs de mer du Nord, dont le taux de graisse est plus élevé. Cette dernière touche donne la quantité idéale de gras à la partie basse du ventre des poissons, appelée Toro, que les Japonais dégustent en sushis et sashimis comme du caviar... Les thons sont

ensuite mis à la diète afin de leur éviter des infarctus ! C'est un peu comme avec les humains : une surcharge pondérale excessive peut entraîner des arrêts cardiaques. De plus, un thon trop gras ne trouve pas preneur sur le marché, sa chair devenant alors trop pâle. » Et l'ingénieur japonais d'expliquer comment corriger ce défaut, si néfaste à la vente.

« Nous devons leur donner des calamars fourrés de coquilles de crevettes. Elles contiennent de la créatinine, qui redonne rapidement un rouge vif à la chair... »

Entre octobre et janvier, l'abattage est une étape clé. Le thon est un animal sensible et craintif, très vite gagné par la panique. S'il n'est pas tué sur le coup, sa chair risque de se contracter.

- Takao Norita avait découvert que la mise à mort au moyen d'un fusil de chasse, chargé d'un certain type de cartouches, en ciblant la tête, permettait d'éviter la réaction chimique d'acidose-lactique (Yaké en japonais) qui brunit la chair. En quelques minutes, ils étaient abattus, saignés, et immergés pendant une dizaine d'heures dans de l'eau froide à $-2,5^{\circ}\text{C}$. Il fallait absolument éviter tout changement d'aspect de la chair. Si cela arrivait malgré tout... on les jetait. Ils étaient invendables. »

Jusqu'en 2003, les Japonais payaient aux fermiers environ 6 000 yens le kilo de thon rouge ainsi préparés, soit un peu moins de 50 euros (au cours de l'époque) un kilo de chair rouge.

- Après la Seconde Guerre mondiale, la peur de la famine était telle qu'au fil du temps les Sogo Shosha ont constitué des stocks énormes de denrées alimentaires, rappelle Roberto. Une année, une sécheresse épouvantable a anéanti toutes leurs récoltes de riz. La honte s'est abattue sur le pays, obligé d'en importer principalement de Chine. Les Japonais ont donc pris l'habitude de faire des réserves. Mais ne pouvant conserver le poisson frais au delà d'une année, les Sogo Shosha mettent au point l'hypercongélation en 1998. Ce procédé leur permet de garder des thons frais pendant 5 ans à -60°C , alors que chez nous le poisson se garde un an à -25°C ... Cette technique, élaborée par les frigoristes japonais, consiste à

refroidir par paliers jusqu'à – 60° C. Si les étapes ne sont pas respectées, la chair éclate. Le réchauffement suit inversement le même processus. »

Au fil du récit de Roberto, je réalise que les centaines de thons rouges entiers exposés à même le sol des marchés japonais pour être mis aux enchères, ne sont qu'une infime partie du stock nippon (moins de 10 %). À ce stade déjà, la réalité dépasse de très loin ce que certains veulent nous montrer et nous faire entendre.

- Lorsque vous allez au marché de Tokyo, vous assistez à une première vente où les plus beaux thons sont mis aux enchères. Ensuite, une seconde vente a lieu, celle que personne ne voit à la télévision. Les poissons sont vendus à des prix cassés. La plupart de ceux qui ne trouvent pas preneur sont jetés ! »

Contrairement à ce que nous imaginons, le véritable trésor rouge ne se trouve pas sur les marchés aux poissons.

- Les Japonais ont surstocké, notamment parce que depuis le début des années 90, le pays traverse une crise économique importante. Les gouvernements successifs ont donné instruction aux Sogo Shosha *“de maintenir des prix convenables sur le thon rouge, afin que la population subvienne à ses besoins”*. Mitsubishi et les autres conglomérats devaient, pour ce faire, contrôler le marché, et donc maintenir un stock important. »

Pour cela, tout commence à la ferme, en Méditerranée. À la fin de l'abattage, un tri est fait entre les plus beaux spécimens, destinés aux marchés aux poissons, et ceux de taille plus modeste qui suivent un autre circuit :

- Vidés, on leur coupe la tête, la queue, les nageoires et on les ouvre pour tirer de grands filets qui sont ensuite hypercongelés à – 60° C à bord des reefers. Ces grands navires d'une centaine de mètres de long, que les Sogo Shosha ont équipé de leur nouvelle technologie, font chaque année le tour de toutes les fermes méditerranéennes. De retour au Japon avec leur précieuse cargaison, ils alimentent le stock famélique constitué par les industriels japonais depuis des années dans d'immenses entrepôts permettant le maintien de

l'hypercongélation. À l'intérieur de ces énormes coffres-forts, il y a du thon rouge à perte de vue sur des centaines d'étagères. Si vous ne portez pas l'équipement adapté, il est impossible d'y rester plus de quelques secondes... À ces températures, l'air est irrespirable, poursuit Roberto en expirant une bouffée de fumée. En 1998, selon les chiffres des autorités japonaises, il y avait 15 907 tonnes de filets de thon rouge hypercongelés sur leur territoire. En 2009, elles annonçaient officiellement 23 623 tonnes, l'équivalent de deux ans de consommation. Avec le contenu des entrepôts construits en Chine et en Corée (le prix du terrain étant très élevé au Japon) ainsi que le stock qui se promène en mer sur les reefers, je pense que leur réserve globale de filets en 2009 devait se situer autour de 27 000 tonnes. Il ne s'agit là que des filets, soit environ 50 % du poids des poissons à la sortie de l'eau à la fin de l'engraissement... Ce qui représente en fait près de 54 000 tonnes de thons rouges entiers dont plus de la moitié a été achetée par Mitsubishi, le plus grand propriétaire de thons rouges au monde ! »



Ce stock « tampon » permet ainsi aux Sogo Shosha d'imposer leurs prix en Méditerranée. Avec une telle réserve, le cartel japonais du

thon rouge dicte sa loi aux fermiers. La Méditerranée est dès lors devenue une colonie maritime où circule le yen.

- Jusqu'en 2003, les fermes d'embouche de thons rouges se sont goinfrées. Leurs financiers, jouant sur le taux de change yen-euro, ont dégagé des bénéfices records. En 2004, le surstockage du Japon a entraîné la chute du prix des poissons en cages... Ce fut le krach ! La situation s'est encore dégradée depuis, car le yen n'ayant cessé de se dévaluer par rapport à l'euro, les fermiers qui, dans le même temps faisaient face à une augmentation de leurs coûts d'exploitation en euros constants, ont vu leurs marges diminuer comme peau de chagrin. »

Depuis 2004, les Japonais achètent à nouveau, certes, mais à seule fin de remplacer les quantités consommées et ainsi de maintenir en permanence leur stock au même niveau. Certaines fermes en Méditerranée ont réouvert. Le business repart doucement, parce que les Japonais n'ont pas le choix. Malgré 30 ans de recherche scientifique sur les thons rouges, ils ne parviennent toujours pas à recréer à l'identique, par l'élevage, l'une des créatures les plus complexes du monde marin. Un mystère passionnant, que nous commençons à peine à élucider.

###

**Ces trois chapitres constituent le début de notre livre
« TRESOR ROUGE », publié aux éditions Dialogues.**